

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 2 (1914)

Heft: 23

Nachruf: In memoriam : Mme Zellweger-Steiger

Autor: C.H.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les enfants pour combler les vides que produisait chaque bataille. Elles étaient courageuses quand la guerre dévastait leur contrée; mais lorsque, comme c'est le cas pour nous, elles vivaient dans un îlot paisible, sur les bords duquel seulement courait la tempête, elles n'en demandaient pas plus. Aujourd'hui, tout est changé. Nous avons appris à ne pas borner notre horizon aux murs de notre foyer. Nos relations internationales, sur des bases plus larges et plus humaines que celles de la primitive analogie de races, nous ont fait des amies partout par de là les frontières avec lesquelles notre cœur saigne. Nous nous savons inmembers d'un grand Tout, et comme telles nous réclamons notre part dans l'action universelle. Quelle est la femme aujourd'hui — et je mets à part, bien entendu, celle qui talonne la nécessité du pain quotidien, et qui souffre elle aussi plus que l'homme, parce que c'est dans les mille petits détails de la vie ménagère que s'impose implacable cette nécessité — quelle est la femme qui pourrait regarder tranquillement l'azur du ciel se refléter dans les yeux de ses enfants, et s'en satisfaire, sans demander ardemment sa petite place dans l'œuvre de préservation, de réparation, que tous ont déjà commencée?

Au début, cela a semblé très facile. De tous côtés, on nous adjurait d'accomplir notre tâche, de nous montrer à la hauteur de notre situation. Nous ne demandions pas mieux. La question nous paraissait simple : les hommes, qui ont la force physique, sont aux frontières. C'est leur place. Mais leur absence désorganise d'innombrables services publics : aux fenêmes de les remplacer, là où il ne s'agit pas de transporter des poids de 50 kilos. Ce sera notre façon d'être mobilisées, d'aider à défendre notre pays. Et quel bienfait moral pour nos âmes tourmentées d'être mises ainsi au bénéfice d'une discipline stricte, de n'avoir qu'à obéir, abdiquant volontiers notre personnalité pour le service de la collectivité!

Hélas! c'était encore une illusion qui, après l'illusion pacifiste, allait s'effondrer. On n'a pas ou peu voulu de nous. Pour quelques unités qui, à Lausanne, Zürich, ont été consultées ou dont le concours a été accepté, partout ailleurs, sur toute la ligne, refus.

Un cas typique est celui des postes. A Genève, pour ne parler que de ce que nous connaissons par expérience personnelle, l'Union des Femmes a fait une démarche officielle auprès de la Direction, offrant l'aide de volontaires pour les services que l'on voudrait leur confier. Refus poli et motivé : l'activité postale est tellement diminuée, du fait de la guerre, que les employés non mobilisés suffisent amplement à en assurer le fonctionnement.

Bien. Mais pourquoi alors les services postaux ont-ils été diminués, les distributions de lettres réduites de moitié dans certaines régions? Pourquoi les facteurs, les buralistes à qui nous avons parlé se plaignent-ils alors de surcharge et de surmenage?

— C'est que vous comprenez, nous sommes militarisés, déclara pompeusement l'un d'eux à l'une de nos amies, qui souhaitait timidement la question féminine, et qu'on ne militarise pas des femmes...

Mais on ne militarise pas des gamins de dix-huit ans non plus, et nos bureaux en occupent un bon nombre. Et nous ne demandions pas des postes de haute confiance, nous ne cherchions pas à nous immiscer dans les mystères de l'Administration. Vendre des timbres, trier des lettres et des journaux, au besoin les distribuer, nous qui avons des bicyclettes... est-ce donc si fort au-dessus des capacités féminines?

Et partout, ce fut la même chose. Les nouveaux comités constitués n'ont fait appel aux femmes que dans une faible pro-

portion. On a eu, semble-t-il, peur de nous. Comme dans la paix, dans la guerre on nous a tenues à l'écart.

Alors, il a fallu nous tourner d'un autre côté. Les unes se sont précipitées sur l'organisation d'ambulances et sur des cours de pansements. Les autres se sont mises à coudre et à tricoter. Les chemises et les chaussettes s'entassent.

Certes, loin de nous l'idée que ceci est inutile. Les besoins sont immenses. Mais il est des femmes d'intelligence, de capacité, d'initiative, que nous regrettons de voir limitées à ce travail machinal, parce que leur concours aurait pu être d'une inappréciable efficacité dans d'autres domaines.

Nous n'écrivons pas ceci pour récriminer. Nous estimons que maintenant le devoir de chacun, homme ou femme — et spécialement des femmes qui réclament les mêmes droits que les hommes — est d'accepter avec sérénité et bonne humeur ce que nous imposent les circonstances. Mais c'est une tristesse de plus, ajoutée aux tristesses de l'heure actuelle, de constater que notre pays n'a pas voulu de notre aide. Il a fait appel à ses fils, et quand ses filles se sont présentées spontanément, avec toute la bonne volonté de leur dévouement, avec leurs capacités variées, souples, multiples, il leur a dit : « Vous n'êtes que des femmes... »

Peut-être aussi est-ce la faute de ses filles qui, aux heures paisibles, n'avaient pas assez su lui dire et lui prouver qu'il devait compter sur elles...

* * *

Nous nous plaignons — moralement — de n'avoir pas de travail. Un nombre plus grand encore de nos sœurs s'en plaignent — matériellement. Ce problème-là est l'un des plus angoissants que la guerre pose devant nous. Nous en parlerons à loisir le mois prochain.

E. Gd.

In memoriam

I. M^e Zellweger-Steiger.

L'esprit d'initiative, la puissance de travail et l'énergie qui ont déterminé dans la Suisse allemande, en particulier dans la Suisse orientale, un si remarquable développement industriel et économique se retrouvent aussi chez certaines personnalités féminines, qui mettent les qualités de la race au service de la philanthropie et de l'amour pour les humbles. M^e Zellweger-Steiger, qui vient de disparaître à l'âge de 52 ans, était une représentante caractéristique de ce type, auquel nous pouvons rattacher encore M^e Villiger-Keller, M^e Coradi-Stahl et quelques autres.

Originaire du canton d'Appenzell, elle avait été transplantée à Bâle lorsque son mari échangea ses fonctions pastorales contre la charge de rédacteur aux *Basler Nachrichten*. Les dons d'organisation et la charité ardente dont elle avait fait preuve comme femme de pasteur purent dès lors se déployer sur un terrain plus vaste. Appelée depuis une vingtaine d'années à présider l'Association bâloise pour le Relèvement moral, elle sut lui donner une impulsion toute nouvelle. Sous son influence, cette société féminine étendit peu à peu son activité aux domaines les plus variés et put un essor extraordinaire. Elle englobait bientôt une foule d'œuvres consacrées au bien des femmes et des enfants : assistance par le travail, consultations juridiques, enseignement ménager, asiles de relèvement, homes pour enfants, soins des malades, jardins ouvriers, etc.; etc.

Cette concentration des efforts et leur distribution rationnelle dans différentes sphères d'activité, que nous avons tant

de peine à réaliser dans la Suisse romande ont produit les résultats les plus bienfaisants. Le gaspillage des forces a été évité et le travail de chacun rendu plus fécond. M^{me} Zellweger unissait à un degré rare les qualités nécessaires pour diriger et animer d'un même souffle les différentes manifestations de l'esprit de solidarité féminine : une piété profonde exempte d'étritesse, une grande perspicacité psychologique, un courage et une confiance inlassables, l'esprit pratique qui voit les difficultés et sait les surmonter, enfin la force de volonté, condition essentielle de réussite. Elle avait vu de trop près les tares de notre civilisation, les injustices et les vestiges de barbarie que nos brillants dehors dérobent à l'observateur superficiel, pour ne pas se rallier aux aspirations du féminisme. Sans prendre une part active à ce mouvement, elle appelait de tous ses vœux le jour où la femme collaborerait à la vie publique et mettrait au service de la communauté les qualités spéciales dont elle est douée. C. H.

* * *

II. M^{me} C. Stocker-Caviezel.

C'est le soir du 1^{er} août que la doyenne de notre féminisme suisse, M^{me} Stocker-Caviezel s'est doucement endormie. Elle avait été malade une année entière, et cette épreuve avait été dure pour elle : être condamnée à l'immobilité, quand tant d'énergie, tant d'ardeur pour l'action vivaient encore en elle. Il lui avait fallu de longues luttes pour accepter de ne pas se guérir, de renoncer à son champ d'action ; petit à petit, elle y était arrivée, ne parla plus de guérison, mais baissa rapidement. Le désir de vivre, qui avait été si fort chez elle, s'éteignit et sombra dans l'apathie. Heureusement sa fin fut paisible, et il lui fut épargné de voir les horreurs de la guerre déchainée dans toute l'Europe.

Elle était née le 16 janvier 1829. Les paroles du psalmiste semblent s'appliquer à son cas : « Le meilleur de ma vie a été le travail ». Mais il faut entendre par ce mot, et elle aurait été d'accord, le travail *pour les autres*. C'est par là que sa vie a été riche, et a eu sa pleine valeur. Jusqu'à sa dernière heure, elle a infatigablement travaillé pour la cause au service de laquelle elle s'était consacrée : l'amélioration sociale, juridique et économique du sort de la femme. Son intelligence aiguisee, sa compréhension nette avait fait d'elle une suffragiste ; mais elle avait l'esprit trop clair et des vues trop étendues pour ne pas reconnaître que, dans ce domaine, les théories ne suffisent pas, et que les femmes doivent être préparées à l'accomplissement des grands devoirs publics. Cette tâche lui semblait devoir être celle de la Société d'Utilité publique des Femmes suisses, et c'est à cette Société qu'elle a voué la plus grande partie de son temps et le meilleur de ses forces. Elle faisait le trait d'union entre celle-ci et des Sociétés plus avancées, cherchant à éveiller partout la sympathie et la compréhension réciproques. Et elle y a réussi, la preuve en est la fréquente collaboration de la Section zuricoise de l'Utilité publique et de l'Union für Frauenbestrebungen, collaboration qui la remplissait de joie et de confiance dans l'avenir.

Mais elle n'agissait pas seulement par ses paroles, mais aussi par son exemple. Toutes celles qui ont travaillé avec elle savent avec quelle conscience elle accomplissait ses devoirs, avec quelle fidélité elle remplissait les moindres tâches dont elle s'était chargée. Les prétextes si faciles derrière lesquels se cachent souvent l'indifférence, l'amour de ses aises, la négligence, ne trouvaient aucune grâce devant elle. Comme collaboratrice, elle était inappréciable, toujours prête à aider, à seconder dans les moments difficiles. On ne lui demandait jamais un service en vain. Et

jusque dans son âge avancé, elle avait conservé un enthousiasme juvénile qui rendait son approche bienfaisante.

Nous lui devons beaucoup, et nous ne pouvons mieux nous acquitter de notre dette envers elle qu'en travaillant dans son esprit : en avant et haut les coeurs !

(Traduction libre des « Frauenbestrebungen »).

AVIS. — L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro la publication d'un second article sur le mouvement suffragiste anglais, tel que nous l'avons étudié cet été.

La Réduction.

L'Œuvre de la Femme à l'Exposition nationale

III.

Le Restaurant sans alcool

Un des jolis coins de l'Exposition nationale, ce restaurant organisé et dirigé par la société des femmes zuricoises pour l'exploitation des restaurants sans alcool. On y arrive par la porte de la Länggasse qui, pour n'être pas l'entrée principale et se trouver moins encombrée de camelots, de gardes, de voitures et de foule, n'en a que plus de cachet et échappe à la banalité des constructions en usage pour les expositions. Il en est de même du restaurant, une coupole très simple flanquée de deux ailes qui abritent la section de l'art de l'ameublement. Des plus simples aussi la décoration de l'unique salle, ronde, blanche : des colonnes droites sans chapiteaux et au plafond une fresque du peintre Boss. Cinq cents personnes peuvent aisément y trouver place et la terrasse est assez grande pour en recevoir autant. Une galerie couverte, située derrière le restaurant relie les deux ailes du bâtiment. C'est là que le personnel, exclusivement féminin, prend ses repas, là que l'on nettoie les légumes, etc. Les installations sont d'ailleurs des modèles du genre, et j'ai pu m'assurer à plusieurs reprises que le service est exécuté à la perfection. Le restaurant sans alcool mérite donc bien la faveur dont il jouit parmi le public de l'Exposition — les dimanches on a servi jusqu'à 4000 repas à midi. Il employait, avant la crise qui a failli mettre fin brusquement à l'Exposition, 124 jeunes filles. Cent ont été congédiées et le petit nombre qui reste suffit parfaitement à l'exploitation actuelle.

A la foule des premiers mois a succédé la solitude et le silence. Les jardins si jolis qui s'étendent devant le restaurant sont à peu près abandonnés, mais les fleurs qui, dans le désarroi général, n'oublient pas leur mission de beauté et de joie, dessinent sur les pelouses vertes, des arabesques diaprées. Deux fontaines surmontées de statues, œuvre du sculpteur Haller, accompagnent du bruit argentin de leurs eaux abondantes, les briques de mélodie qui arrivent, assourdis, de la section des instruments de musique qui fait partie du même groupement. Une plate-bande de soucis d'un jaune éclatant tapisse le pied de l'édifice. Que ne peut-on conserver ce coin charmant, pour la joie des yeux et le plus grand profit du public ? Car ces restaurants, comme l'Association des femmes zurichoises en a créé successivement douze à Zurich, dans l'espace de vingt ans à peine, sont un grand bienfait et un exemple à imiter par toutes les localités pour lutter contre les tentations de l'auberge.

Les débuts de la vaillante phalange qui, à cette époque se nommait « Société féminine de tempérance et de salut public » remontent à 1894. Cette année-là, une vente ayant produit la